

M. Gevaert, l'auteur du *Billet de Marguerite*, vient de donner au Théâtre-Lyrique un ouvrage en trois actes, d'une grande importance musicale, et qui mérite la plus sérieuse attention. Malheureusement, il est tombé sur un bien triste et bien fastidieux mélodrame, qu'il faut abréger de moitié si on veut le rendre supportable. Nous allons tâcher de démêler cette intrigue, à laquelle on n'a pas compris grand' chose, et qui ressemble un peu à tout ce qu'on a joué jusqu'ici sur ce théâtre: à *Si j'étais roi*, à *Jaguarita*, au *Muletier de Tolède*, avec cette différence, néanmoins, qu'il y a dans la pièce nouvelle deux ou trois situations fort risquées, fort peu divertissantes et d'un assez mauvais goût. Débarrassons-nous d'abord de notre fardeau le plus lourd et plus ingrat, pour arriver bien vite à la partition, dont nous n'aurons que des éloges à faire, et qui renferme de grandes beautés.

L'action se passe à Santarem, à quelques lieues de Lisbonne, vers 1730, puis dans un palais de plaisance bâti par Jean V. Pour rester dans la vraisemblance, on eût peut-être mieux fait de placer la scène //2// dans un hospice d'aliénés. La folie du roi est indubitable. Il est marié: il va être père; il charge un des plus grands seigneurs de sa cour, le duc d'Aguilar, de lui chercher une nourrice, et en même temps il s'est pris de la passion la plus désordonnée et la plus violente pour un portrait qu'il a trouvé un jour en se promenant dans les allées de son parc. Rien ne peut le calmer ni le distraire; il songe tout le jour à cette image adorée, qu'il couvre de baisers brûlants; il en rêve toute la nuit, c'est le plus malheureux et le plus inconsolable des monarques. Ce que voyant, le baron de Casilhas, qui aspire à être duc et pair par des moyens fort peu délicats, supplie son auguste maître de lui confier ce précieux médaillon: il s'en ira courir le monde, et il faut vraiment qu'il n'ait point de chance pour ne pas rencontrer quelque part l'original du portrait.

Voilà donc nos deux hommes en campagne, l'un cherchait sa nourrice et l'autre son inconnue, dont le signalement a été consigné par le peintre sur un morceau d'ivoire entouré de diamants. Nos deux Portugais, le duc et le baron, ne vont pas bien loin sans trouver leur affaire. A quelques relais seulement de Lisbonne, ils s'arrêtent pour prendre le frais dans un joli village, et ils n'ont pas sitôt mis pied à terre, qu'ils aperçoivent au bord d'un puits deux jolies lavandières, l'une fraîche, appétissante, haute en couleur, qui pourrait prendre six marmots en sevrage; l'autre plus petite, plus mignonne, un peu trapue, et dont la figure se rapporte trait pour trait au fameux médaillon. Voilà, direz-vous, deux gaillards qui sont nés coiffés; mais la chose n'est pas si simple qu'on pourrait le croire, et les deux commères ne se laissent pas embaucher sans résistance. La nourrice a un mari jaloux, qui n'entend pas se séparer de sa femme; il veut partager ses risques et les honneurs de la haute position qu'on offre à sa moitié; quant à la jeune fille, elle veut bien suivre son louche et hasardeux protecteur, mais à condition qu'on lui garantira de l'avancement pour son fiancé Manoël, caporal au régiment de Santarem; elle demande au moins qu'on le nomme capitaine. Sont-elles intéressés, ces petites! Le baron promet, quitte à ne point tenir; mais survient Manoël, qui ne se soucie pas de gagner l'épaulette à un tel prix, et il lave furieusement la tête à la pauvre lavandière de s'être laissé enjôler par un abominable suborneur, qui ne peut avoir sur elle que les plus affreux desseins « Mettons que je n'aie rien dit », s'écrie la petite, et, au moment décisif, elle refuse de partir. Mais le baron, qui a tout prévu, la fait enlever dans un beau carrosse, et fouette cocher!

Cependant le duc et la nourrice arrivent, de leur côté, au palais dans un autre équipage. Ici la situation se complique et devient fort tendue. Je dois avouer que le roi Jean V se permet des familiarités de la dernière inconvenance vis-à-vis de la jeune fille, qui, pour échapper aux entreprises de son terrible séducteur, est forcée de mettre le feu au boudoir. Cependant le fiancé de Marguerite (c'est le nom de la

petite) a déserté le régiment pour courir après elle. Il tombe comme un obus au milieu de cette cour perverse, et met l'épée à la main contre le ravisseur de sa bien-aimée. Celui-ci dégaine à son tour; on ferraille un peu; le duc, attiré par le bruit cherche en vain à séparer les combattants; le soldat, qui sait fort bien son métier, porte au courtisan une botte qui le percerait d'outre en outre si le baron n'avait pas sur sa poitrine, en guise de cuirasse, un portrait garni de brillants: «Tu crois m'avoir touché, dit-il à son adversaire, eh bien, tu te trompes! voici mon talisman et mon égide. Ton épée s'est émoussée sur cette image chérie! —Voyons le portrait, dit le duc. —Ciel! c'est elle! c'est ma fille!» —Stupéfaction générale. —« Comment diable aviez-vous une fille lavandière, et pourquoi la laissiez-vous à Santarem? —AH! ne m'en parlez pas, dit le duc; c'est tout une histoire. Sa mère, une entêtée paysanne que j'aimai beaucoup dans ma jeunesse, n'a jamais voulu me laisser donner mon nom, mon titre et ma fortune à cette enfant; je n'ai jamais su pourquoi. Ordinairement c'est le contraire qui a lieu; mais j'ai dû en passer partout où elle a voulu. J'aurais pu enlever la petite, comme vous venez de la faire, mon ami; mais j'ai respecté la folie maternelle, parce que, dans ce pays-ci, ou plutôt dans cette pièce, nous avons tous le cerveau fêlé: ma fille a donc lavé des torchons jusqu'à ce jour; mais, sa mère étant morte, je puis reconnaître mon enfant, ma chère Marguerite, et je la fais duchesse. »

« Il n'est que temps, répond Manoël; car voici le roi qui revient à la charge; mais cette fois je vais lui parler comme il convient, foi de militaire. —Halte-là! sire, on ne passe pas! —Quel est ce drôle? qu'on l'arrête et qu'on le fusille incontinent. —Et moi, sire, je vous demande sa grâce, dit le baron. Votre majesté n'a qu'une parole. Je suis l'homme au portrait; je voulais vous demander, pour moi, un brevet de duc et pair, mais j'ai changé d'idée, et je viens vous supplier, sire, de m'accorder la grâce de mon rival. —Accordée, dit le roi, mais c'est la dernière. »

Justement, le pauvre Manoël a plus d'un péché sur la conscience: il vient d'insulter le roi, et le roi lui a pardonné: mais pendant que son régiment se bat à la frontière, lui, le malheureux! il flâne au château. Amnisié du crime de lèse-majesté, il n'en sera pas moins fusillé comme déserteur. Pour le coup, dira-t-on, il est perdu. —Eh bien, non il est sauvé!—Par quel hasard? —Il faut que vous sachiez que le régiment de Santarem est commandé par un colonel de quinze ans, un peu parent du roi. Ce petit bonhomme fait le diable à quatre pour s'en aller guerroyer contre les Espagnols; mais sa tante, qui l'aime comme la prune de ses yeux, et qui redoute son extrême bravoure, prie le roi de rappeler le régiment tout entier, lequel ne pourra se battre que lorsque son colonel aura dix-huit ans. Comprenez-vous la fin de l'imbroglio? Au moment où le pauvre déserteur dit son dernier adieu à Marguerite, le régiment, musique en tête, entre dans la cour du palais; donc il n'a point déserté, donc il a la vie sauve et la main de sa lavandière, qui n'est ni plus ni moins qu'une duchesse.

Je n'insiste point sur les pauvretés, l'extravagance et les longueurs de cette malencontreuse pièce. Lorsque des hommes d'un talent réel et d'une habileté éprouvée se trompent aussi grossièrement, on ne peut que s'en affliger et attendre un prochain ouvrage où ils retrouveront leur esprit, leur veine et leur succès.

La musique de M. Gevaert est fort remarquable au point de vue mélodique, remplie de couleur et de mouvement, vive, alerte, fringante; et à l'exception de quelques passages où les cuivres font trop de vacarme, elle nous a paru très-bien instrumentée. L'ouverture, tissu léger, mais finement brodé, contient les plus jolis motifs, qui reviendront bientôt dans l'ouvrage. Le rideau se lève sur un chœur de soldats en *seguedille*, suivi d'une cavatine de ténor qui n'a rien de saillant. Mais le chœur des Lavandières en *ré mineur* et à 2/4 est d'une fraîcheur exquise. J'en dirai

autant du ravissant boléro fort bien chanté par Mme Lauters et Mlle Bourgeois, et fort goûté du public.

Le chant du régiment, en *la majeur* (*Enfants de la victoire*), ne manque ni d'entrain ni de caractère; mais c'est une singulière idée que de l'avoir écrit pour voix de femme; il perd beaucoup bien que les chœurs se joignent à leur imberbe colonel.

La romance de Mme Lauters m'a semblé le meilleur morceau de l'acte. C'est une mélodie d'une grande simplicité et d'un sentiment parfait.

Je citerai, pour mémoire, un trio bouffe qui n'a pas produit beaucoup d'effet, puis le duo de Mme Lauters et de M. Dulaurens, où s'encadre une fort jolie romance; *A la cour! à la cour!* puis enfin le finale, où l'on entend de nouveau le chant du régiment, qui se perd dans le lointain.

Après un chœur de filles qui ouvre le second acte, nous avons l'air de bravoure de Mme Lauters, écrit pour faire briller les plus belles notes de sa voix splendide, sinon l'habileté de la cantatrice. Quel dommage qu'avec tant de moyens naturels, cette jeune femme en soit toujours au même point! Cependant le public, indulgent et galant jusqu'à la faiblesse lui fait toutes sortes d'avancées et de coquetteries. On l'applaudit, on la rappelle, on lui jette plus de bouquets qu'elle ne peut en ramasser, on lui en jette même tant, et d'une façon si gauche, que cela devient ridicule. Ah! si elle voulait travailler sérieusement, quelle charmante artiste cela ferait, et comme on s'en apercevrait, le lendemain, de la recette!

Les airs de danse sont charmants; nous voici en pleine Espagne. Nous avons un jaléo, une galfega et un jota aragonesa, le tout fort convenablement dansé par un joli corps de ballet.

Un trio succède à ce divertissement, qui a fait grand plaisir; puis des couplets qui rappellent, non pas la musique, mais la même situation du *Muletier de Tolède*; puis un quatuor fort développé et un finale en *mi majeur*: *O surprise! ô mystère!* L'acte est évidemment trop long et il faut que les auteurs consentent, de bonne grâce, à de larges amputations.

Un duo brillant entre Mlle Girard et Bourgeois, le quatuor des cloches, et surtout le duo final très émouvant et très dramatique, tels sont les morceaux qu'on a le plus applaudis au troisième acte.

J'ai dit plus haut ce que je pense de Mlle Lauters, M. Dulaurens a de fort belles notes et de bonnes qualités, qu'il gâte à plaisir en s'efforçant de contrefaire Roger. Mlle Girard est très-piquante en uniforme de colonel; Prilleux, très-amusant dans le rôle de Pablo. Mlle Bourgeois qui avait mis beaucoup de rouge, est une lavandière fort propre et fort gentille. Mais quelle impertinence d'eu vouloir faire une nourrice! Legrand a un rôle impossible. Je ne veux pas nommer le malheureux acteur qui faisait le roi: Il a chanté faux de toute son âme et paraissait contrarié lui-même de s'entendre chanter.

**LE MONITEUR UNIVERSEL, 28 octobre 1855, pp.1-2.**

Journal Title: Le Moniteur Universel  
Journal Subtitle: Journal officiel de l'Empire Français  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 28 October 1855  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number:  
Year:  
Series:  
Issue: 301  
Livraison:  
Pagination: 1-2  
Title of Article: Revue Musicale  
Subtitle of Article: Théâtre-Lyrique: *Les Lavandières de Santarem*,  
opéra-comique en trois actes, paroles de MM.  
Dennerly et Grangé, musique de M. Gevaert.  
Signature:— A. de Rovray  
Pseudonym —:  
Author: —  
Layout: Feuilleton  
Cross-reference: